

Thème 2017-2018

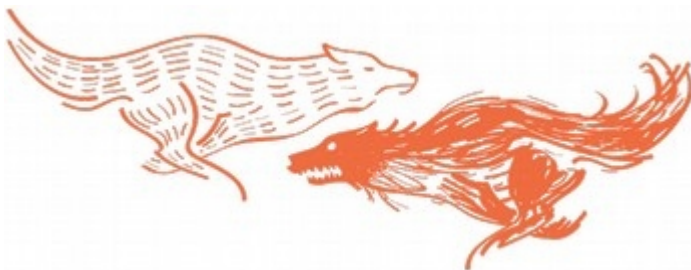
A PRIORI FAVORABLE
Coordination des collèges jésuites



Contes et histoires

1. Le loup blanc et le loup noir.

Changer son regard à soi, pour ne pas se laisser dévorer par la colère et la violence.



Un soir d'hiver, un vieil homme de la nation Cherokee se réchauffe doucement au coin du feu alors qu'entre brusquement Tempête-de-vent, son petit-fils. Il est de nouveau très en colère. Son jeune frère s'est

montré encore injuste envers lui.

- Il m'arrive aussi, parfois, dit le vieillard, de ressentir de la haine contre ceux qui se conduisent mal et surtout qui n'expriment aucun regret. Mais la haine m'épuise, et à bien y penser ne blesse pas celui qui s'est mal conduit envers moi. C'est comme avaler du poison et désirer que ton ennemi en meure. J'ai souvent combattu ce sentiment, car j'ai appris que la bataille entre deux frères, comme à l'intérieur d'une même nation, est toujours une bataille entre deux loups à l'intérieur de soi.

Le premier est bon et ne fait aucun tort. Il vit en harmonie avec tout ce qui l'entoure et ne s'offense pas lorsqu'il n'y a pas lieu de s'offenser. Il combat uniquement lorsque c'est juste de le faire, et il le fait de manière juste.

Mais l'autre loup, hum.... celui-là est plein de colère. La plus petite chose le précipite dans des accès de rage. Il se bat contre n'importe qui, tout le temps et sans raison. Il est incapable de penser parce que sa colère et sa haine prennent toute la place. Il est désespérément en colère, et pourtant sa colère ne change rien.

Et je peux t'avouer, Tempête-de-vent, qu'il m'est encore parfois difficile de vivre avec ces deux loups à l'intérieur de moi, parce que tous deux veulent avoir le dessus. Le petit-fils regarde attentivement et longuement son grand-père dans les yeux et demande :

- Et lequel des deux loups va gagner, grand-père ?

Le grand-père cherokee sourit et répond simplement :

- Celui que je nourris.

Légende transcrite par Gilles-Claude Thériault

à partir de diverses versions orales et écrites, en langue française et anglaise.

Exploiter :

- arrêter le conte à la question « - Et lequel des deux loups va gagner, grand-père ? » et demander aux enfants leur propre réponse.

- Après la réponse « Celui que je nourris » essayer ensemble de voir comment « nourrir » le loup blanc.

2.L'histoire du pauvre paysan .

Voir la réalité des faits avant de tirer des conclusions hâtives sur une situation

Un pauvre paysan suscitait la jalousie des plus riches du pays parce qu'il possédait un cheval blanc extraordinaire. Chaque fois qu'on lui proposait une fortune pour l'animal, le vieillard répondait :



- « Ce cheval est beaucoup plus qu'un animal pour moi, c'est un ami, je ne peux pas le vendre. »

Un jour, le cheval disparut. Les voisins rassemblés devant l'étable vide donnèrent leur opinion :

- « Pauvre idiot, il était prévisible qu'on te volerait cette bête. Pourquoi ne l'as-tu pas vendue ? Quel Malheur ! »

Le paysan se montra plus circonspect :

- « N'exagérons rien dit-il. Disons que le cheval ne se trouve plus dans l'étable. C'est un fait. Tout le reste n'est qu'une appréciation de votre part. Comment savoir si c'est un bonheur ou un malheur ? Nous ne connaissons qu'un fragment de l'histoire. Qui sait ce qu'il adviendra ? »

Les gens se moquèrent du vieil homme. Ils le considéraient depuis longtemps comme un simple d'esprit. Quinze jours plus tard, le cheval blanc revint. Il n'avait pas été volé, il s'était tout simplement mis au vert et ramenait une douzaine de chevaux sauvages de son escapade. Les villageois s'attroupèrent de nouveau :

- « Tu avais raison, ce n'était pas un malheur mais une bénédiction. »

- « Je n'irais pas jusque là, fit le paysan. Contentons-nous de dire que le cheval blanc est revenu. Comment savoir si c'est une chance ou une malchance ? Ce n'est qu'un épisode. Peut-on connaître le contenu d'un livre en ne lisant qu'une phrase ? »

Les villageois se dispersèrent, convaincus que le vieil homme déraisonnait. Recevoir douze beaux chevaux était indubitablement un cadeau du ciel, qui pouvait le nier ?

Le fils du paysan entreprit le dressage des chevaux sauvages. L'un d'eux le jeta à terre et le piétina. Les villageois vinrent une fois de plus donner leur avis :

- « Pauvre ami ! Tu avais raison, ces chevaux sauvages ne t'ont pas porté chance. Voici que ton fils unique est estropié. Qui donc t'aidera dans tes vieux jours ? Tu es vraiment à plaindre. »

- « Voyons, rétorqua le paysan, n'allez pas si vite. Mon fils a perdu l'usage de ses jambes, c'est tout. Qui dira ce que cela nous aura apporté ? La vie se présente par petits bouts, nul ne peut prédire l'avenir. »

Quelque temps plus tard, la guerre éclata et tous les jeunes gens du village furent enrôlés dans l'armée, sauf l'invalidé.

- « Vieil homme, se lamentèrent les villageois, tu avais raison, ton fils ne peut plus marcher, mais il reste auprès de toi tandis que nos fils vont se faire tuer. »

« Je vous en prie, » répondit le paysan, « ne jugez pas hâtivement. Vos jeunes sont enrôlés dans l'armée, le mien reste à la maison, c'est tout ce que nous puissions dire. Dieu seul sait si c'est un bien ou un mal. »

Nous avons tous un cheval blanc mais veut-il nous conduire quelque part où simplement nous apprendre à voyager ?

-Exploiter :

- « Ne jugez pas hâtivement »

Voir avec quelles lunettes ce conte nous apprend à voir les événements, à prendre recul sur le jugement négatif et positif.

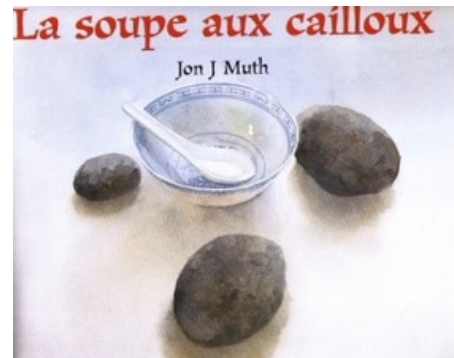
3. "La soupe aux cailloux" Comment sortir d'un à priori de méfiance ?

Textes et illustrations sont extraits du livre "La soupe aux cailloux" de Jon Muth

paru aux [éditions Circonflexe](#)

Traduction de l'américain par Catherine et Pierre Bonhomme.

http://lasoupeauxcailloux.ij-poitou-charentes.org/page_91_la-soupe-aux-cailloux-le-conte.html?id=91&nosso=1



Trois moines, Hok, Lok et Siew, cheminaient sur une route de montagne, parlant de tout et de rien, de la couleur du soleil, des vertus de la générosité.

"Siew, qu'est-ce qui rends heureux ?"

demanda Hok, le plus jeune des moines.

"On va voir", répondit le vieux Siew, le plus avisé des trois.

Le tintement d'une cloche attira leur attention
sur les toits d'un village situé en contrebas.

L'apercevant de tout là-haut, ils ignoraient
que ce village avait connu bien des malheurs.

La famine, les inondations, la guerre avaient frappé
ses habitants, qui se méfiaient désormais de tout étranger,
leur voisins eux-mêmes leur paraissant suspects.

Ces villageois travaillent dur,
mais chacun pour soi.

Il y avait un fermier.

Un marchand de thé.

Un lettré.

Une couturière.

Un médecin.

Un menuisier...

... et bien d'autres encore.

Mais ils ne communiquaient guère entre eux.

Quand les moines arrivèrent au pied de la montagne, les habitants avaient disparu.
Chacun était chez soi, personne ne vint les accueillir à la porte de l'enceinte.

Et, lorsqu'on les vit entrer dans le village,
chacun ferma soigneusement ses volets.

Les moines frappèrent pourtant à la porte d'une première maison.
Mais ils n'obtinrent aucune réponse, et les lumières s'éteignirent.
Ils frappèrent à une autre porte, sans plus de résultat.
Et il en fut partout de même.

"Ces gens ne savent pas être heureux", se dirent-ils alors.
"Mais aujourd'hui, ajouta Siew, le visage radieux,
nous allons leur apprendre à faire la soupe aux cailloux."

Ils ramassèrent des brindilles et des branches, puis allumèrent un feu,
sur lequel ils placèrent une petite marmite d'étain
qu'ils avaient remplie d'eau tirée au puit du village.

Une petite fille qui les observait
s'approche courageusement.
"Que faites-vous ?" demanda-t-elle.
"Nous ramassons du petit bois", répondit Lok.
"Nous faisons du feu", précisa Hok.
"Nous faisons de la soupe aux cailloux
et nous aurions besoin de trois pierres
rondes et polies", ajouta Siew.
La petite fille aida les moines à trouver dans la cour
les bonnes pierres qu'ils mirent ensuite à cuire dans l'eau.



"Ces pierres feront une excellente soupe, dit Siew, mais j'ai bien peur qu'on ne puisse en faire beaucoup dans cette petite marmite."

"Ma mère en a une plus grosse", remarqua la fillette.

Et la petite fille courut chez elle. Comme elle emportait la marmite, sa mère lui demanda ce qu'elle faisait.

"Les trois étrangers font de la soupe aux cailloux, répondit-elle. Ils ont besoin de la plus grosse de nos marmites."

"Hum, dit la mère, les pierres, ça se trouve facilement. J'aimerais bien savoir comment ils font."

Les moines attisaient le feu.
Comme la fumée se répandait,
les voisins mirent le nez à la fenêtre.
Ce feu et cette grande marmite au milieu du village,
c'était une vraie curiosité !
Un à un, les villageois sortirent de chez eux
pour voir ce que pouvait bien être cette soupe aux cailloux.

"Évidemment, la vraie soupe aux cailloux doit être bien assaisonnée avec du sel et du poivre", dit Hok.

"C'est exact, approuva Lok, tout en brassant l'énorme marmite emplie d'eau et de pierres. Mais nous n'en avons pas."

"Moi, j'en ai", dit le lettré, les yeux brillants de curiosité.

Et il disparut avant de revenir avec du sel, du poivre et même quelques autres épices.

Siew goûta la soupe. "La dernière fois que nous avons eu des pierres à soupe de cette taille et de cette couleur, nous y avons mis des carottes qui en ont fait un potage délicieux."

"Des carottes ? Dit une femme derrière eux. Je dois en avoir quelques-unes ! Mais juste quelques-unes." Elle partit en courant puis revint avec autant de carottes qu'elle pouvait en porter et les jeta dans la marmite.

"Croyez-vous que ce serait meilleur avec des oignons ?" demanda Hok.

Oh oui, un oignon donnerait sans doute du goût", dit un fermier, qui disparut aussitôt. Peu après, il revint avec cinq gros oignons

qu'il jeta dans la soupe bouillonnante. "Voilà une bonne soupe !" dit-il, et tous les villageois approuvèrent, car l'odeur était très agréable.

"Si seulement nous avions quelques champignons !" dit Siew en se frottant le menton.

Plusieurs villageois se pourléchaient déjà. Certains s'éclipsèrent alors et revinrent avec des champignons frais, des nouilles, des cosses de petits pois et des choux.



Quelque chose de magique naissait dans l'esprit des villageois.

L'un avait à cœur de donner, le suivant donnait plus encore.

La soupe s'enrichissait au fur et à mesure, et son odeur était de plus en plus délicieuse.

"L'Empereur, j'imagine, suggérerait qu'on y ajoute des boulettes", dit un villageois.

"Et du tofu !" fit un autre.

"Pourquoi pas des champignons noirs, des haricots mungo et des ignames ?" crièrent les autres.

"Et des taros, du melon d'hiver, du maïs nain", ajoutèrent d'autres encore.

"De l'ail !" "Du gingembre !" "De la sauce soja !" "Des boutons de lys !"

"J'en ai ! J'en ai !" Hurlaient les gens, et ils couraient chercher tout ce qu'ils pouvaient rapporter. Les moines brassaient la soupe bouillonnante.

Comme elle sentait bon ! Comme elle allait être délicieuse !

Comme les villageois étaient devenus généreux !

Enfin, la soupe fut prête. Et tous se réunirent. Ils apportèrent du riz, des petits pains, des litchis, des gâteaux, du thé, et allumèrent des lanternes.

Puis ils se mirent à table. Même en remontant très loin dans leurs souvenirs, ils ne se rappelaient pas

s'être jamais réunis pour une telle fête.



Après avoir bien mangé, ils se racontèrent des histoires, chantèrent des chansons et firent la fête jusque tard dans la nuit.

Enfin, ils ouvrirent leurs portes, invitant les moines chez eux et leur offrant des chambres confortables pour y dormir.

Le lendemain, par un joli matin de printemps, tous se réunirent près de saules pour se saluer.

"Merci de nous avoir invités, dirent les moines, vous avez été très généreux."

"Merci à vous, répondirent les villageois. Avec tout ce que vous nous avez donné, nous ne manquerons jamais de rien.

Vous nous avez montré que le partage nous rend tous plus riches."

"Eh oui, firent les moines, être heureux, c'est aussi simple que de faire la soupe aux cailloux."

Exploiter :

Pourquoi la ville est-elle triste ?

Comment sont les habitants au début de l'histoire ?

Qu'est-ce qui leur permet de changer de regard ?

4. Pauvreté ou richesse ?

Plusieurs façons de voir les choses ...

Un jour, le père d'une très riche famille amène son fils à la campagne pour lui montrer comment les gens pauvres vivent. Ils passent quelques jours sur la ferme d'une famille qui n'a pas beaucoup à leur offrir.

Au retour, le père demande à son fils : « As-tu aimé ton séjour ? »

« C'était fantastique, Papa ! »

« As-tu vu comment les gens pauvres vivent ? », demande le père.

« Ah oui ! », répond le fils.

« Alors, qu'as-tu appris ? »

Le fils lui répond :

« J'ai vu que nous avons un chien alors qu'ils en ont quatre.

Nous avons une piscine qui fait la moitié du jardin et ils vont dans une crique sur la mer.

Nous avons des lanternes dans notre jardin et eux ont des étoiles partout dans le ciel.

Nous avons un grand jardin devant la maison et eux ont l'horizon.

Nous avons un domaine, mais eux ont des champs à perte de vue.

Nous achetons nos denrées et eux les cultivent.

Nous avons des murs autour de la propriété pour nous protéger. Eux ont des amis qui les protègent. »

Le père en resta muet.

Le fils rajouta : « Merci, Papa, de m'avoir montré tout ce que nous n'avons pas. »

Trop souvent nous oublions ce qui nous est acquis pour nous morfondre sur ce que nous n'avons pas. Ce qui est un objet sans valeur pour quelqu'un peut très bien être un trésor pour un autre. Ce n'est qu'une question de perspective. »

Auteur inconnu

Exploiter :

Selon ta propre vision, qui est riche dans cette histoire ?

Est-ce une réalité objective ?

Que nous dit cette histoire sur le changement de regard ?

De quelle « valeurs » parle-elle ?

5. La serrure

Un autre regard pour ne pas rester enfermé !

Il était une fois un empereur, qui voulait choisir en qualité de Premier ministre le plus sage, le plus avisé de ses sujets. Après une série d'épreuves difficiles, il ne resta en lice que trois concurrents :

« Voici le dernier obstacle, l'ultime défi, leur dit-il. Vous serez enfermés dans une pièce. La porte sera munie d'une serrure compliquée et solide. Le premier qui réussira à sortir sera l' élu ! »

Deux des postulants, qui étaient fort savants, se plongèrent aussitôt dans des calculs ardu. Ils alignaient des colonnes de chiffres, traçaient des schémas embrouillés, des diagrammes hermétiques. De temps en temps, ils se levaient, examinaient la serrure d'un air pensif, et retournaient à leurs travaux en soupirant.

Le troisième, assis sur une chaise, ne faisait rien. Il méditait. Tout à coup, il se leva, alla à la porte, tourna la poignée : la porte s'ouvrit, et il s'en alla.

Exploiter : Peux-tu comparer l'attitude de ces trois sages ?

Quelles lunettes le troisième sage a-t-il utilisées ?

6. La fable du porteur d'eau

Voir au-delà des apparences pour découvrir ce qui est bon

Il était une fois un porteur d'eau qui portait deux pots d'eau, chacun accroché au bout d'un bâton posé en balancier sur ses épaules.

Un des pots était marqué d'une fêlure, et l'autre pot était parfait : il gardait son plein d'eau tout au long du chemin qui menait à la rivière. Le pot fêlé ne livrait que la moitié de son chargement d'eau.

Pendant deux ans, chaque jour, le porteur d'eau n'apportait qu'un seau et demi à la maison des maîtres. Bien sûr, le pot parfait était fier. Et le pot fêlé était honteux de son défaut, malheureux de ne pouvoir accomplir que la moitié de sa mission.

Après deux ans de ce qu'il ressentait comme un échec, il parla un jour au porteur d'eau, près de la rivière.

— « J'ai honte, je voudrais m'excuser. »

— « Pourquoi? » demanda le porteur. « De quoi as-tu honte? »

— « Depuis deux ans, je n'ai été capable de porter que la moitié de ma charge : la fêlure de ma panse laisse couler de l'eau pendant tout le trajet qui sépare la rivière de la maison des maîtres. A cause de mon imperfection, tu n'es pas récompensé de ton travail », dit le pot.

Le porteur d'eau fut désolé d'entendre cette plainte : « Lorsque nous retournerons à la maison des maîtres, observe bien les belles fleurs le long du chemin».

En effet, comme ils escaladaient la colline, le pot fêlé observa le soleil qui dorait les superbes fleurs sauvages le long du sentier. Cela lui réchauffa un peu le cœur. Mais, à

l'arrivée, il se sentait toujours mal, car il avait laissé fuir la moitié de son eau. A nouveau, le vieux pot s'excusa auprès du porteur d'eau.

Celui-ci lui répondit :

— «As-tu remarqué qu'il y avait des fleurs de ton côté du chemin seulement ? C'est parce que j'ai toujours connu ton défaut, et que j'en ai tiré parti. J'ai semé des fleurs de ton côté du sentier. Chaque jour, lorsque je reviens de la rivière, tu les arroses. Depuis deux ans, j'ai ainsi des fleurs à couper pour décorer la table des maîtres. Si tu n'étais pas fait tel que tu es, cette maison ne connaîtrait pas tant de grâce."

Exploiter :

Le vieux pot est-il objectif lorsqu'il dit qu'il parle de son imperfection ?

Quel regard le porteur aurait-il pu avoir sur ces imperfections ?

En quoi cette histoire nous concerne-t-elle ?

7. La robe de Sarah...

L'écoute bienveillante : un chemin de lumière...

Dans le quartier, tout le monde la connaissait. Elle trottait du matin au soir. Elle aimait les gens. A sa manière. Toute simple. Elle les écoutait...Elle, c'était Sarah...

Sarah était.

Elle trottait sans relâche, nous l'avons dit, offrait ses services à gauche à droite, au gré des rencontres : garder le bébé, surveiller la soupe, étendre le linge... pour tout remerciement, elle n'acceptait qu'un brin de causette ou quelques fils de couleur qu'elle enroulait soigneusement sur un écheveau. Elle parlait peu : elle venait aux nouvelles, mais surtout, aux bonnes nouvelles...

- J'ai une si pauvre mémoire, comment pourrais-je retenir toutes les nouvelles ! disait-elle en souriant.

Dites-moi ...

Puis elle écoutait, tout en écosant les petits poids, ou en reprisant un vêtement.

Puis, elle sortait de sa large poche l'écheveau multicolore, choisissait avec soin un fil et l'épinglait sur son corsage.

- Merci disait elle, j'ai transformé ce que vous m'avez dit en un fil de la même couleur que cette nouvelle, pour mieux me souvenir. Je choisis une couleur pour habiller l'histoire :